soient, qui jusqu'à présent se faisaient et s'instruisaient au nom de S. A. R. le prince régent de Portugal, commenceront par la formule suivante : au nom de Sa Majesté l'empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la confédération du Rhin. Tous les actes administratifs et exécutifs, relatifs à un décret ou à un ordre, émanés du gouvernement actuel, porteront, outre la formule ci-dessus, la suivante : et en conséquence du décret ou des ordres de son excellence le gouverneur de Paris, premier aide-de-camp de Sa Majesté, et général en chef de l'armée française en Portugal. La formule employée par le gouvernement, sera au nom de Sa Majesté l'empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la confédération du Rhin, le conseil du gouvernement entendu (si le conseil a été entendu) le gouverneur de Paris, premier aide-de-camp de Sa Majesté, général en chef de l'armée française en Portugal, décrète; et quand il n'y aura pas eu de délibération du conseil, la formule sera, au nom de Sa Majesté l'empereur des Français, etc., etc. Le gouverneur de Paris, etc., etc., décrète ou ordonne.

Le sceau du gouvernement sera le même que celui de l'empire français, avec cette légende : Gouvernement de Portugal. Le secrétaire-d'état de l'intérieur, et des finances, le secrétaire-d'état de la guerre et de la marine et *le Regedor*, sont chargés de l'exécution du présent décret, chacun pour ce qui le concerne.

Lisbonne, le 1er février 1808.

*Signé* JUNOT.

---

## N°. XI. PAGE XV.

*Décret de Napoléon, publié à Lisbonne le 1er. fév. 1818.*

A notre Palais Impérial de Milan, le 23 décembre 1807.

Napoléon, etc.

Nous avons décreté et décretons ce qui suit :

ART. Ier. Une contribution de guerre de cent millions

sera imposée au royaume de Portugal, pour servir de *rachat de toutes propriétés, de quelque dénomination qu'elles soient, appartenant à des particuliers.*

2. Cette contribution sera répartie par provinces et par villes, selon les facultés de chacune, par les soins de notre général en chef de notre armée; l'on prendra les mesures nécessaires pour sa prompte perception.

3. Tous les biens appartenant à la reine de Portugal, au prince régent et au prince qui possèdent des appanages, seront séquestrés.

Tous les biens des nobles, qui accompagnèrent le prince, et qui ne sont pas rentrés dans le royaume jusqu'au jour 15 février 1808, seront également séquestrés.

NAPOLÉON.

---

*Discours préliminaire de sir John T. Jones, servant d'introduction à son ouvrage intitulé : Relation de la guerre en Espagne et en Portugal, et dans le Midi de la France, depuis 1808 jusqu'en 1814, inclusivement.*

(Ce discours est rappellé page VIII de l'*Avant-Propos*.)

La détermination de soumettre cet ouvrage au public a été amenée par les nombreux mémoires publiés par des officiers français sur la guerre de la Péninsule, et par l'annonce de la prochaine publicité de productions plus travaillées sur le même sujet, sans qu'aucun officier anglais ne se mît en avant pour présenter le récit des actions de ses compatriotes.

C'est une observation constante dans les relations des événemens les plus ordinaires de la vie, que les détails sont susceptibles de paraître matériellement différens,

suivant les divers acteurs. Chacun se livre à décrire avec feu les scènes où il s'est trouvé personnellement engagé; et, par ignorance, déguise ou passe sous silence la part que d'autres y ont eue. Cette déviation involontaire des lois de l'équité s'attache avec une double force aux écrits des nations belligérantes. En effet, quelque pures que soient les intentions des acteurs, ils ne connaissent qu'imparfaitement ou ignorent tout-à-fait les diverses actions qui font honneur à l'ennemi; d'où il suit que ce qui sert considérablement à rehausser la réputation militaire d'un peuple, c'est que ses propres relations soient reçues avec une foi implicite, même lorsqu'elles sont faites avec la plus grande franchise. D'après cela, il sera facile de concevoir que cet avantage est porté en France à un point excessif, puisque la plupart des écrits qui y ont paru sur la guerre de la Péninsule, ont évidemment pour but de soutenir la réputation de quelques individus, ou de célébrer les actions d'armées particulières, et sont par conséquent écrits sous l'influence d'une prévention personnelle ou nationale. Chaque action, chaque circonstance se dénature en passant à travers ce prisme. Les motifs avoués des auteurs écartent en quelque sorte la sévérité de la critique; et d'ailleurs, la connaissance qu'ils ont que plusieurs des chefs, dont leurs écrits sont destinés à faire l'éloge, ne sont déjà plus à portée d'en jouir, et que les troupes, dont ils se proposent d'exalter la valeur, ont été presque toutes exterminées, est une espèce de sauve-garde pour leurs erreurs; aussi leurs relations ont-elles circulé jusqu'à présent, sans contradictions.

D'autres écrits d'une espèce différente, sur le même sujet, ont paru pendant le retour temporaire du régime impérial, destinés principalement à exciter la confiance

et à ranimer le courage des soldats, en leur faisant croire que, quoiqu'ils eussent été malheureux en masse, ils n'avaient pas cessé d'être victorieux individuellement. Les exagérations prodiguées dans cette intention sont si grossières et si palpables, qu'elles se déclarent elles-mêmes, et il y a lieu d'espérer que bientôt elles s'évanouiront comme le gouvernement qu'elles étaient destinées à soutenir.

Une histoire de la guerre d'Espagne, primitivement publiée en Angleterre, offre un troisième genre d'ouvrages de cette nature, bien mieux calculé pour accréditer l'erreur, que les deux premiers, puisque l'auteur, sans faire l'apologie de son pays, ni de ses amis, a réussi, au moyen d'une fastueuse affection de candeur, à donner une fausse couleur à tout ce qu'il raconte : étrange hardiesse d'assertion, rendue plausible par des raisonnemens fondés sur une extrême ignorance des localités et des détails de son sujet.

La tendance de ces écrits, quoiqu'ils aient plus ou moins corrompu les sources dont ils ont été tirés, ou quelque passagère que soit leur durée, est sans contredit d'ébranler cette haute opinion qu'on s'est généralement formée des troupes portugaises et anglaises, d'après leurs succès dans la Péninsule. En effet quel est l'homme désintéressé ou impartial qui, après avoir lu toutes les fautes grossières qu'on leur attribue, le défaut d'action, et de connaissance de l'art de la guerre, qu'on reproche à ces troupes et à leurs commandans dans chaque occasion particulière, ne sente diminuer l'opinion qu'il avait conçue de leur valeur et ne regrette presque leur succès général sur leurs ennemis, qui sont représentés comme d'autant plus braves et d'autant plus habiles, qu'ils ont été vaincus? Or, comme la connaissance des lieux et des personnes est nécessaire pour

détruire la plupart de ces illusions, n'est-il pas très probable que les relations françaises, si les historiens futurs n'ont pas le moyen de les comparer avec d'autres d'une autorité égale ou de même nature, seront, dans quelques années, admises comme des faits constans, et que les détails d'une suite de brillans triomphes ne fourniront des lauriers qu'aux vaincus? Ces considérations sont présentées ici comme l'apologie d'un soldat qui sort de sa sphère, pour entreprendre une tâche qu'il reconnait lui-même au-dessus de ses forces.

On ne doit pas voir dans les observations précédentes, l'intention d'imputer aux officiers français des déguisemens affectés : on sait que trop souvent les préjugés et les sentimens personnels aveuglent la raison et pervertissent l'entendement. Nous en avons des exemples bien frappans dans les écrits de nos propres concitoyens concernant leurs alliés, écrits dont plusieurs, sortis de la plume des acteurs en scène, et faits au moment de l'action, doivent être considérés comme l'expression d'un sentiment naturel, autant que comme l'attestation d'un témoin oculaire des événemens. On peut en choisir un exemple bien remarquable dans les divers récits de la série des désastres qui ont précédé la disgrace d'un officier estimé, au commencement de la guerre. Chacun, en pareil cas, accusait les naturels d'avoir été d'une manière ou d'autre la cause de son malheur ; et les nombreux amis que ce chef respecté avait dans l'armée, influencés par son découragement, et désirant justifier sa conduite et soutenir sa réputation, sont allés même plus loin, représentant les Espagnols non-seulement comme un peuple apathique et sans cœur, mais encore comme totalement dépourvu de bonne volonté : enfin la vanité nationale avait altéré à un tel point le bons sens du peuple anglais, que ces

calomnies recevaient partout une foi implicite, et qu'elles étaient hautement répétées dans le moment même où les Galiciens justifiaient leur caractère de la manière la plus éclatante, en chassant et anéantissant presque les intrus.

Encore à présent ces relations ont laissé une impression défavorable à ces Montagnards, malgré le temps qui s'est écoulé, et les événemens plus heureux qui ont calmé les ressentimens personnels et nationaux; à tel point, que nous cherchons avec étonnement comment de pareils préjugés ont pu naître, et sur quel fondement on a pu espérer que des paysans sans armes résisteraient aux Français, aux troupes les plus aguerries que jamais on eût à combattre, ou, peut-être, les meilleures qu'on eut jamais vues; troupes qu'ils regardaient eux-mêmes comme invincibles, et auxquelles on donnait toutes les qualifications que peut inventer la jactance, et cela dans un moment où ces troupes les croyaient eux-mêmes incapables de défendre un instant leurs propres défilés, et où ils cherchaient leur salut dans une fuite précipitée vers leurs vaisseaux.

Ce reproche de lâcheté et de manque de bonne volonté fait à la population de Galice, a été cependant égalé par une injustice semblable de la part des Galiciens envers toute l'armée anglaise pour les malheurs d'un seul corps, à la Corogne, vers la fin de la guerre : les habitans, particulièrement les femmes, lorsqu'ils parlaient des Anglais, après avoir fait l'éloge de leur air, de leur conduite, de leur figure, de leur tenue, finissaient toujours par s'écrier : *Quelle pitié que des hommes de si bonne mine craignent de se battre !*

Ainsi on trouve de tout côté des préventions que je n'entreprendrai pas de dissiper par l'exposition des faits

et le raisonnement, parce que cela conduirait à une controverse sans fin. C'est par cette raison qu'on ne verra aucune analyse ou réfutation des écrits d'autres personnes dans cet ouvrage, où les actions des parties belligérantes sont narrées simplement sans autre objet ni couleur que l'opinion de l'historien. Cependant cela est tellement opposé, sur plusieurs points, aux opinions généralement reçues, qu'il s'estimera heureux s'il échappe au soupçon d'erreur volontaire; et il est si fortement pénétré de l'idée que l'impression d'une injuste partialité pour l'armée alliée portugaise et anglaise peut faire perdre de son prix à sa relation, qu'il juge à-propos de présenter ici quelques observations justificatives sur les points suivans :

1°. Le peu de mention faite des efforts des Espagnols, après la première explosion des sentimens du peuple.

2°. L'omission des détails de presque toutes les batailles livrées séparément par les Espagnols contre les Français.

3°. Le peu de confiance accordée en dernier lieu aux Guerillas.

4°. Le manque constant de succès attribué aux efforts des Français contre les Anglais, et le contraire en ce qui concerne les efforts de ceux-ci contre les premiers.

L'écrivain, qui par un attachement étroit à un opinion fondée sur la connaissance des personnes qu'il a eu de grandes occasions d'observer, refuse totalement aux Espagnols l'honneur de ces actes d'hostilité qui leur sont attribués par plusieurs autres, comme provenant d'un enthousiasme aveugle, est loin cependant de mépriser une inimitié toujours constante, toujours active,

soutenue avec habileté, quoique grandement trompée par les résultats. Néanmoins, il sera facile de concevoir qu'un petit nombre de faits dispersés, dans le premier cas, fourniraient matière à plus de détails, qu'une série d'années consécutives dans le second. La fureur de la tempête, ou la violence d'un tourbillon, quoique locale dans son action et passagère dans sa durée, offre quantité de détails à la description, tandis qu'une désolation générale, produite par le silencieux progrès de maux bien plus désastreux, ne peut être décrite que par le sommaire de ses résultats; il en est de même de la résistance opposée par le peuple espagnol aux armées françaises, résistance infiniment plus fatale dans ses effets, que brillante dans ses opérations. L'écrivain a donc jugé plus à propos de convenir préliminairement des grands avantages qui ont résulté pour les armées alliées de la bonne volonté générale des habitans, que d'interrompre son récit en y introduisant les nombreuses preuves de ce sentiment qui sont à sa connaissance, et qui, quoique très-honorables pour des particuliers, n'ont eu cependant qu'une influence secondaire sur les résultats, et seraient d'un faible intérêt pour les lecteurs.

Le motif que l'écrivain a eu pour omettre les détails de la plupart des actions engagées par les armées espagnoles, sera justifié de la manière la plus satisfaisante par un appel aux officiers français, dont plusieurs lui ont déclaré que leurs plus grandes victoires n'avaient presque point coûté de sang : divers officiers espagnols de distinction conviennent de ce fait; tel est aussi le témoignage de plusieurs officiers anglais qui ont eu occasion de connaître la vérité; et l'auteur a été témoin oculaire de la facilité avec laquelle les Français ont obtenu plus d'un de leurs principaux avantages. Un ju-

gement formé sur ces données lui a servi d'échelle pour apprécier les actions des Espagnols ; et d'après cela, il ne pouvait consciencieusement copier des détails ou des rapports d'une combinaison savante de dispositions et de tactique, qui a eu des résultats aussi nuls. Il est loin cependant de vouloir déprécier le grand mérite qu'ils ont acquis collectivement et individuellement ; au contraire, il a beaucoup de peine à retenir l'enthousiasme que leur constante persévérance et leur courage inébranlable sont si bien faits pour inspirer ; et son intention n'est pas de rabaisser en aucune manière le mérite de cette nation, en représentant que le manque de bons officiers, le défaut d'organisation et de discipline, rendaient leurs armées régulières incapables de se mesurer avec les Français. Les Espagnols sont naturellement braves, hardis et patiens ; leur infanterie, avant sa défaite à la bataille de Rocroy, quoique recrutée d'un mélange de diverses nations, fut l'admiration de l'Europe, par sa fermeté et sa constance courageuse ; et sa conduite sur les hauteurs de Saint Martial, lorsqu'on eut remédié quoique très-partiellement, aux défauts dont nous venons de parler, prouve qu'avec les soins convenables elle pourrait redevenir ce qu'elle a été.

Il a été assez parlé des Guerillas dans les relations, pour que le lecteur puisse se former un jugement de leur mérite. Cependant, de peur qu'on ne suppose que l'écrivain les apprécie ici au-dessous de l'opinion réelle qu'il en a, il dira en peu de mots ce qu'il en pense ; tant qu'elles opéraient en petits corps, leur influence et l'utilité qu'on tirait de leur concours ne sauraient être trop appréciées ; mais lorsqu'elles se réunissaient en grandes masses, elles avaient tous les inconvéniens des armées régulières, sans en avoir les bonnes qualités.

Le dernier point exige un plus ample examen, attendu qu'un fort soupçon de manque de franchise doit naturellement s'attacher au récit d'un officier d'une nation rivale, qui, dans sept campagnes actives, refuse d'accorder un seul triomphe sur ses compatriotes à ces généraux et à ces troupes dont la tactique et les prouesses avaient déjà vaincu tous leurs ennemis.

Tout le monde reconnaît, dans toute leur étendue, les grands talens des généraux français : ils ont fréquemment déployé la plus grande habileté, et fait manœuvrer avec une tactique rare les puissantes armées confiées à leurs ordres. L'auteur de cet ouvrage, bien loin de conserver pour eux aucun sentiment peu libéral, hazardera de faire ici l'apologie de leur défaut de succès en général dans la première période de la guerre, en énonçant ce qu'il considère comme en ayant été la principale cause.

Formés à une école où tout se faisait par la force du nombre, ils étaient peu propres à apprécier cette combinaison de prudence et de hardiesse si heureusement entremêlée dans la conduite de leur adversaire ; ne raisonnant que d'après leurs propres idées sur la valeur des hommes, ils étaient constamment trompés par sa fermeté invariable à poursuivre l'objet qui leur était indiqué, et à ne jamais sacrifier ses troupes à la chance de convertir un avantage certain en un résultat plus brillant, tandis que, au besoin, il avait recours aux mesures les plus hardies, et ne croyait aucune perte, aucun hazard trop grands pour s'assurer du succès. Leurs propres dépêches démontrent amplement qu'ils ont été dupes de ce premier plan de conduite. Le passage du Douro en 1809, le siége de Ciudad-Rodrigo immédiatement après

l'abandon du blocus ; l'attaque encore plus difficile de Badajoz ; et la hardiesse inouie de la marche sur Almaraz, sont des exemples incontestables du dernier : ainsi chacun de ces plans de conduite trompait les commandans français, réussissait et à la faveur d'une témérité excessive, mais bien calculée.

Cependant l'exemple le plus frappant doit être tiré du combat de Fuentes de Honor, livré pour obtenir la possession d'Almeida aussitôt après l'entière évacuation du Portugal par le maréchal Masséna. Cet officier, après avoir consumé cinq mois près de Lisbonne, présentant vainement la bataille dans les positions les plus défavorables, jusqu'à ce que ses forces fussent complettement désorganisées et à demi ruinées, s'attendait peu qu'au moment où son armée était recomposée, renforcée, et redevenue formidable, il trouverait son prudent compétiteur transformé tout-à-coup en un ennemi le plus téméraire, offrant le combat sur le terrain le plus désavantageux et où la retraite était presque impraticable. Dans le premier cas, l'objet en vue ne pouvait manquer d'être atteint sans risque ; dans l'autre, on ne pouvait l'obtenir qu'en hazardant tout. Ce contraste de conduite annonce le plus grand développement de prudence, de jugement et de hardiesse, et fournit un si pur exemple de l'usage légitime des batailles, qu'il a dû être incompréhensible pour les généraux français de la révolution : c'est ainsi qu'ils ont été constamment battus, et que les forces supérieures sous leurs ordres ont été rendues inutiles.

On reconnaît pleinement aussi la valeur des troupes françaises. Les soldats qui composaient dans l'origine les armées françaises en Espagne, devenus vétérans au milieu de victoires consécutives, étaient à coup sûr excellens

militaires, et supérieurs en quelque sorte à ceux qui composaient la généralité des armées. Ils ont déployé, par leur courage, leur discipline et leur confiance en leurs propres forces, une fermeté qui, en beaucoup d'occasions, a excité l'admiration de leurs ennemis. Les colonnes d'attaque à Talavera, à Albuera, et même dans les Pyrenées, ont paru aussi fermes et aussi intrépides que la fameuse phalange des Grecs. Leur patience à endurer les privations, sur-tout en Portugal, a donné la mesure de leur dévouement pour leur patrie et pour leurs chefs, bien au-delà du patriotisme ordinaire des soldats modernes. Néanmoins les recherches les plus diligentes ne fournissent aucun exemple que les Français, après quelques-unes de leurs nombreuses attaques dans la Péninsule, aient conservé la possession d'un poste principal, d'un point important, auparavant occupé par les Anglais; ni que, dans la défense, ils se soient maintenus dans un poste d'où les Anglais ont cherché à les déloger. C'est sur ce simple fait, si aisé à réfuter, s'il n'était pas véritable, que l'auteur de cet ouvrage se repose pour être à l'abri de tout reproche de mauvaise foi, et sans autre commentaire il le soumet à ses lecteurs comme le module sur lequel ils pourront se former une opinion de la valeur comparative des troupes des deux nations.

Etranger à toute partialité ou prévention particulière, l'auteur a cherché à dresser, d'après ses propres observations et la correspondance d'officiers intelligens et bons juges, une relation fidèle et impartiale de la dernière guerre d'Espagne, de Portugal et du midi de la France. On y trouvera, sur d'autres sujets, tout ce qui s'accorde avec l'évidence, et peu d'opinions hasardées; aucun fait n'y a été admis sans la plus rigoureuse vérification : en conséquence, on en a rejetté un grand nombre d'anec-

dotes courantes qui auraient pu animer et embellir la narration. Beaucoup d'erreurs cependant, il le craint, peuvent s'être glissées dans la composition : il a découvert lui-même quelques omissions accidentelles de peu d'importance. Tout ce qu'il réclame, c'est qu'on croie à son exactitude en général et à sa stricte impartialité, afin que le lecteur qui jugera l'ouvrage défectueux sous le rapport de l'amusement ou de l'instruction, n'ait aucun motif de se plaindre d'avoir été trompé ou induit en erreur, et que l'historien y trouve des matériaux bruts qu'il puisse employer avec confiance, lorsqu'il voudra transmettre à la postérité les événemens de l'époque la plus glorieuse de l'histoire militaire de la Grande-Bretagne.

Cambray, 19 juillet 1817.

# AVIS AU LECTEUR

## PAR L'AUTEUR.

*L'Auteur de cet ouvrage, n'ayant eu d'abord d'autre intention que celle de faire un examen critique de l'*Histoire de la dernière Guerre, *(imprimée depuis peu à Florence) en ce qui concerne l'Espagne et le Portugal, n'a nullement prétendu composer une histoire régulière. La forme argumentative qu'il a adoptée, s'y opposait formellement. Les notes marginales, et celles qui par leur inévitable longueur sont classées en forme d'appendix, lèveront toute l'obscurité qui pourrait résulter de ce que plusieurs des faits, dont il s'agit, sont peu connus en Italie.*

*On a en même-temps saisi l'occasion de mettre sous un véritable jour quelques passages de deux ouvrages sur le même objet, savoir,* la vie du duc de Wellington, *écrite par M. Elliot, et les* Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne, *par M. de Pradt.*

*La table chronologique des principaux événemens militaires et politiques depuis l'année* 1803 *jusqu'en* 1814, *c'est-à-dire, depuis la Paix d'Amiens, jusqu'à la conclusion de la Paix générale en* 1814, *facilitera à tout lecteur l'intelligence de cet ouvrage.*